



TITLE:

Paul Morand & Roger Nimier, Correspondance 1950–1962, édition présentée, établie et annotée par Marc Dambre, (Paris, Gallimard, collection blanche, 2015, 464 p., 2 ill.)

AUTHOR(S):

Delille, Emmanuel

CITATION:

Delille, Emmanuel. Paul Morand & Roger Nimier, Correspondance 1950–1962, édition présentée, établie et annotée par Marc Dambre, (Paris, Gallimard, collection blanche, 2015, 464 p., 2 ill.). ZINBUN 2016, 46: 215-217

ISSUE DATE:

2016-03

URL:

<https://doi.org/10.14989/209940>

RIGHT:

© Copyright March 2016, Institute for Research in Humanities Kyoto University.

COMPTES RENDUS

Enfin Borel a eu d'autres patients illustres, artistes et écrivains évoluant dans les mêmes cercles de sociabilité. Georges Bataille, Collette Peignot (Laure) et Raymond Queneau sont les plus connus et une grande partie de leur correspondance a été publiée : pourquoi ne pas croiser les informations issues de leurs lettres avec celles de Baron et Leiris ? Il y a un véritable paradoxe à vouloir souligner la participation des écrivains d'avant-garde aux débuts de la psychanalyse en France et d'oublier qu'ils n'ont pas été des cas isolés, qu'il s'agit au contraire d'un phénomène collectif dans l'entre-les-deux-guerres, qui ressort d'une histoire culturelle. De plus, Leiris et Baron ont consulté d'autres psychothérapeutes après la Seconde Guerre mondiale, on peut donc se demander si ces nouvelles expériences thérapeutiques ont eu un impact sur leur conception de l'autobiographie littéraire, au-delà de leur rencontre avec Borel, après avoir atteint « l'âge d'homme »... En dernière analyse, le travail éditorial de Patrice Allain et Gabriel Parnet amène à penser que la correspondance Baron-Leiris appartient à un corpus épistolaire et autobiographique plus vaste, dont la connaissance pourrait être approfondie grâce à l'étude du fonds Baron conservé à la Bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa.

Paul Morand & Roger Nimier, *Correspondance 1950–1962,*

édition présentée, établie et annotée par Marc Dambre,
(Paris, Gallimard, collection blanche, 2015, 464 p., 2 ill.)

La correspondance entre Paul Morand (1888–1976) et Roger Nimier (1925–1962) est celle de deux écrivains français issus de générations bien distinctes. Morand a connu la gloire pendant les « années folles », tandis que Nimier publie ses premiers romans à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Morand n'appartient pas pour autant à la première génération de la *Nouvelle Revue Française (NRF)*, mais s'impose dans les années 1930 comme une figure de l'air du temps, dont la plupart des livres ont échappé à Gaston Gallimard. À la fin des années 1950, Nimier devient rapidement un intermédiaire incontournable entre l'éditeur parisien et l'écrivain exilé en Suisse.

Le texte est établi par Marc Dambre, à qui l'on doit tous les recueils posthumes de Nimier. Le style des lettres de Nimier ressemble beaucoup aux textes courts que l'on trouve

dans *Variétés* (2003), riches en coq-à-l'âne et autres bons mots. La complicité entre Nimier et Morand est souvent farce, parfois potache, toujours joyeuse. Les liens se nouent d'abord en 1950 autour de la littérature, quand Morand publie le *Flagellant de Séville*, mais les affinités politiques sont fortes aussi. Malheureusement, car les calembours antisémites et les remarques racistes abondent. Morand se montre souvent ignoble, parfois lâche, toujours réactionnaire. Surtout pendant la période de la IV^e République, qu'il contemple avec mépris depuis le Château de l'Aile, sur la rive dorée du lac Léman ; par exemple, en 1955 à propos du prix Goncourt raté par Antoine Blondin (*L'Humeur vagabonde*) : « Pauvre Blondin... Aussi quelle idée de vouloir écrire et ne pas se nommer comme tout le monde Blondinovitch. » ; ou encore en 1959, parce que le général de Gaulle ne veut pas de l'ancien ambassadeur de Vichy à l'Académie Française : « Je ne suis pas le Capitaine Dreyfus ; je ne suis que le capitaine Morand, avec tous les Dreyfus (ou semi-Dreyfus, comme Jules Romains) contre soi. » De Gaulle devient ainsi une cible de choix à partir de son retour en politique (1958), Morand le comparant tour-à-tour à Laval et Mussolini, tout en défendant l'OAS et les généraux de l'Algérie française... Mais Nimier n'est pas en reste, qui finit volontiers ses missives par un salut allemand provocateur : « Sieg Heil ! ». Ils ont certes d'autres lubies, comme la passion pour le rugby, l'Espagne, les voitures et le Vouvray.

Les échanges deviennent denses quand Nimier change de rôle social. En effet, si les deux hommes commencent à s'écrire pour témoigner une estime mutuelle et partager leurs affinités, l'aîné devient ensuite l'obligé de celui qu'il appelle « mon fils », puisque Nimier est nommé directeur de collection chez Gallimard en 1957 et s'occupe de l'acquisition du fonds ancien de Morand. Réciproquement, ce dernier sollicite l'avis de son cadet depuis l'exil : rentrées littéraires, auteurs émergents, contrats, achats, etc. Certaines commandes de livres laissent songeur... Par exemple, Morand lit Simone de Beauvoir. En cachette ?! Du côté des valeurs sûres, Chardonne est célébré sous le nom du « Solitaire », à côté de Céline et Valéry Larbaud, tandis que du côté de la jeune génération Nimier présente à son aîné la bande des « hussards » : Antoine Blondin, Stéphane Hecquet, Jacques Laurent et Kléber Haedens. Gaston Gallimard est traité avec humour, à la fois comme roi et usurier, même dans le courrier éditorial. Mais le roi est rusé et on sait que Gaston 1^{er} a une tendresse amusée pour Nimier. Quand ce dernier fait l'acquisition d'une Aston Martin, le bolide est rapidement renommé la « Gaston Martin ».

Mais pour revenir au contexte historique, la période de cette correspondance est aussi l'une des plus importantes pour les éditions Gallimard, celle que François Nourissier (sur qui Morand s'acharne parce que sa femme est apparentée aux Rothschild) appelle les années « d'euphorie et de consolidation » (*Un siècle NRF*, 2000), après la levée de l'interdiction de la *NRF* pour des faits de collaboration avec l'occupant allemand. C'est la raison pour laquelle ce volume est intéressant pour l'histoire culturelle française. On y voit « l'industrie » des éditions Gallimard à l'œuvre, c'est-à-dire la poursuite d'une politique de rachat des écrivains français qui comptent dans le paysage éditorial pour établir le catalogue le plus prestigieux

COMPTES RENDUS

de France. Dans cette perspective, Morand constitue une prise de choix, qu'il faut ménager, et c'est précisément le rôle dévolu aux directeurs de collection par Gaston Gallimard. Ce dernier bénéficie d'une aubaine : la fin de Bernard Grasset, son principal rival. Après les cas Proust et Céline, l'affaire Morand est intéressante dans la mesure où on voit Nimier à la manœuvre quasiment au jour le jour, calmant les ardeurs de Morand prêt à vendre ses textes aux revues à la mode. Cela permet aussi de démystifier le métier d'écrivain : Morand joue au grand seigneur, mais en fait n'écrit que sur commande... et encore des romans historiques et des préfaces. Loin d'être marginaux, ces textes de circonstance s'imposent à Morand comme de véritables exercices de style (*Mon plaisir... en littérature*, 1967), auxquels Nimier prend également goût, surtout quand il prend les rênes de la collection « Le Livre de Poche classique ». Car cette correspondance inédite montre que ce sont justement les responsabilités éditoriales qui lui redonnent l'envie d'écrire un roman au tournant des années 1960. Discuter la réédition des livres d'Alexandre Dumas avec Morand lui inspire son dernier roman (*D'Artagnan amoureux ou Cinq ans avant*, 1962), dédié à son fils Martin, pour qui Morand témoigne une affection particulière dans ses lettres à la famille Nimier.

Enfin, cette correspondance met en lumière la diversité des activités de Nimier, qui développe de nouveaux talents en tant que scénariste de Michelangelo Antonioni, Robert Siodmak, Alexandre Astruc, Jean Valère et Louis Malle. Qui sait en effet qu'il est l'auteur des dialogues du célèbre *Ascenseur pour l'échafaud* (sur la musique de Miles Davis) ou qu'il a adapté *L'éducation sentimentale* de Flaubert au cinéma juste avant de disparaître ? On aurait aimé en savoir plus.

En somme, si l'humour et le style raviront le lecteur, il restera néanmoins sur sa faim quant à l'appareil critique. Certes, les annotations sont riches d'informations bio- et bibliographiques, mais elles plient souvent sous le poids des anecdotes personnelles sans être remises dans un contexte plus large, d'une part par rapport à l'histoire des revues dont s'occupait Nimier (*Opéra*, *Arts*, *Nouveau Femina*, *Nouveau Candide*, etc.) et dont la ligne éditoriale est totalement oubliée aujourd'hui, d'autre part par rapport à l'histoire de l'antisémitisme. Or les sociabilités épistolaires constituent un lieu d'observation de premier ordre pour l'histoire culturelle : transmission des valeurs entre générations, articulation de la vie privée et des représentations collectives, réactions face à l'évolution politique de la société française, etc. On attend avec impatience une édition critique des œuvres complètes de Nimier, dont Marc Dambre est le meilleur spécialiste.

Emmanuel DELILLE
Centre Marc Bloch (Humboldt Universität, Berlin)
E-mail: edelille@hotmail.com